

ABONNEMENT UN AN (52) 15 C^{MES} = LE N^O

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA STATUE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

*au bourgmestre des bonnes charges
les chirurgiens recomaissants*



Clapette

*PROJET de statue
à ériger rue de l'hôpital*

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 00
Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Une mauvaise charge.

Il s'agit, bien entendu, de celle que les gendarmes ont faite mardi soir.

Jamais on n'a vu pareil scandale. Sans avoir été provoquée, sans raison, brutalement, stupidement, cette cavalerie forcenée s'est précipitée sur une foule, bruyante assurément, mais paisible. Des promeneurs inoffensifs, des femmes, des enfants ont été renversés. Des brutes à colbak se précipitaient sabre au poing sur des gens qui non-seulement ne songeaient pas à résister à la force armée, mais qui ne se doutaient même pas qu'il y eût le moindre désordre en ce moment.

Car notez que l'on n'a pas fait les sommations légales à la foule. On a bien, paraît-il, sonné le clairon pour enjoindre au public d'évacuer la place — mais qui, en dehors des militaires, connaît la signification des sonneries du clairon? Personne. Aussi les braves gens qui circulaient place St-Lambert ont-ils été plus ahuris encore qu'effrayés, en voyant se précipiter sur eux cette bande d'hommes armés qui, en un instant, ont compromis l'ordre plus gravement que n'auraient pu le faire des centaines de manifestations.

Place du Théâtre, la charge a été plus phénoménale encore. Là, on n'avait même pas vu les gendarmes. On était à cent lieues de se douter de leur présence quand, tout à coup, les bons gendarmes arrivent sans crier gare, au triple galop et, sabres au clair, chargent furieusement la foule, renversant les tables, les chaises — et même les consommateurs — qui se trouvaient sur les terrasses des cafés. Il n'est pas jusqu'aux squares qui n'aient été envahis par ces singuliers gardiens de la paix.

Une clameur d'indignation a dominé en ce moment, les cris de terreur poussés par les femmes et les enfants et, certes, si les gendarmes ne s'étaient empressés de décamper après ce bel exploit, il est fort probable que bon nombre d'entre eux n'auraient jamais pu raconter les épisodes de cette bagarre.

Quant à M. Warnant, le premier auteur de cette mauvaise charge, on ne l'a pas aperçu, mais ce que ses oreilles ont dû tinter?...

* * *

Ce qui a le plus indigné le public, c'est l'absolue inutilité, non-seulement de ces odieuses violences, mais même de toute intervention des gendarmes.

L'ordre n'était pas sérieusement troublé et, à part une centaine de voyoux, soulés dans les cercles catholiques et qu'une vingtaine d'agents de police auraient aisément mis à la raison, personne ne songeait à faire du boucan. Il y avait beaucoup d'animation, c'est vrai, mais, en général, on songeait à s'amuser et la foule manifestait simplement cette gaieté un peu bruyante ancrée dans les mœurs de la population liégeoise.

Et c'est dans de pareilles circonstances que M. Warnant s'avise de requérir les gendarmes!

J'admets volontiers que — comme M. Warnant lui-même me l'a affirmé — notre mayeur ait donné l'ordre aux bonnets à poil de faire, en douceur, au pas, une simple chevauchée à travers la foule, mais n'était-ce point trop déjà que cette présence des gendarmes dans les rues, alors qu'il n'y avait pas de troubles graves.

Si M. Warnant craignait que l'ordre fut sérieusement troublé, c'est la garde-civique qu'il eût dû convoquer. Mais lancer dans la foule — dans une foule inoffensive surtout — les gendarmes, c'est-à-dire des hommes — dont la brutalité est proverbiale, c'est de la bêtise pure, — sinon de la férocité.

Que si, d'ailleurs, les gendarmes tenaient simplement à mettre la foule en fuite, pas n'était besoin pour cela, de se précipiter sur de braves citoyens sans défense. Il suffisait que ces bons pandores ôtassent, sur la place St-Lambert, « leurs bottes d'ordonnance »; l'effet eût été immédiat. Il est vrai qu'alors le choléra était à craindre.

* * *

Voilà la seconde fois que je vois sérieusement à l'œuvre ces bons gendarmes. La première fois c'était, si je compte bien, il y a une douzaine d'années.

Tous les anciens miliciens rentrés dans leurs foyers, avaient été convoqués le même jour dans la cour de la caserne de gendarmerie, pour y subir l'inspection annuelle, une invention du général Guillaume, que l'on inaugurerait cette année là — l'invention bien entendu. C'était l'hiver; pendant toute la journée ces malheureux, légèrement vêtus de la veste de petite tenue et du pantalon de toile, étaient restés en plein air, exposés à une pluie glaciale, pendant qu'un officier de gendarmerie les inspectait un à un. L'après-midi, quelques-uns de ces pauvres diables se plaignant un peu haut de la lenteur des opérations, des gendarmes, pour les calmer, trouvèrent bon de fourrer au cachot les plaignants — mariés pour la plupart, et qui demandaient à rentrer chez eux. Cette brutalité mis le feu aux poudres et tous ces anciens soldats, exaspérés par une journée d'attente dans une pluie battante, refusèrent de subir l'inspection, ripostèrent aux coups de crosses par des coups de poings et à une charge à la bayonnette par une grêle de pierres. C'est alors que j'admirai la mansuétude des honnêtes gendarmes. Ils auraient pu fermer simplement les portes et attendre que l'effervescence fut calmée, mais c'eût été trop humain, trop peu gendarme et, après avoir tranquillement chargé leurs armes dans leur caserne, ces braves sortirent en troupe et, sans hésitation, firent feu non-seulement sur les miliciens, mais aussi sur les passants — dont j'étais. Trois hommes tombèrent, un frappé mortellement — un brave homme absolument inoffensif qui n'avait pas pris part à l'affaire — deux blessés.

Quant aux gendarmes, ils avaient, comme ils l'ont fait encore mardi dernier, battu en retraite après cet exploit, et s'étaient simplement renfermés dans leur caserne.

C'est de ce jour que date ma sympathie pour les gendarmes.

* * *

On raconte que l'officier de gendarmes qui commandait la charge mardi n'en est pas à son coup d'essai et qu'il a déjà obtenu une croix, gagnée en sabrant convenablement les ouvriers lors d'une grève, dans une autre province.

Comme j'ai l'honneur de ne pas connaître cet individu, je ne puis confirmer ce bruit, cependant fort répandu. En tous cas, si dans la gendarmerie, les décorations sont accordées en raison de la brutalité déployée inutilement, ce n'est plus une simple croix que mérite l'officier en question: C'est toute une collection de plaques et de crachats.

CLAPETTE.

Les lecteurs ont dû remarquer — sans plaisir probablement — que notre rédacteur en chef a dessiné lui-même — et comment, grand dieu! — la première page du journal.

M. Warnant, depuis mardi, inspire une telle terreur à la population, que nous n'avons pu trouver un seul dessinateur qui osât se charger de mettre notre grand mayeur en caricature.

Tous ont craint que M. Warnant ne leur fit passer la gendarmerie sur le corps.

Intolérance bête.

Ceci est dédié aux âtres intelligents qui, mardi dernier, dans une réunion libérale, ont refusé la parole à M. Beck.

Ces libéraux clairvoyants ne se doutaient même pas de ce qu'allait dire M. Beck, mais c'est égal, on savait que l'on se trouvait en présence d'un radical et l'on huait ferme. Le président a même levé la séance plutôt que de laisser parler MM. Beck et Demblon.

Vrai, ça n'est pas malin. Ou M. Beck aurait dit des choses raisonnables — et alors on ne perdait rien en l'écoutant — ou il aurait lâché des sottises, et dans ce cas, M. Neujean qui n'a pas, je pense, sa langue en poche, aurait facilement roulé l'orateur.

Mais, c'eût été trop simple, trop juste et l'on a préféré mécontenter des amis politiques, plutôt que d'accorder la parole à deux honnêtes hommes, alors qu'on ignorait ce qu'ils allaient dire.

Que diraient cependant les bons doctrinaires si nous, progressistes, à la veille des élections communales, quand nos amis seront sur les rangs — car, de ce côté les doctrinaires peuvent se broser le ventre — nous refusions, dans une assemblée publique, la parole à M. Neujean ou à un autre doctrinaire?

Ils ne manqueraient pas de crier à la trahison, de nous traiter d'opresseurs, d'autoritaires — et ils auraient tort, car nous serions seulement des bêtes.

Dans son discours M. Neujean a dit lundi que les catholiques étaient de deux catégories: les fourbes et les imbéciles.

Certains doctrinaires ont paru vouloir prouver lundi qu'ils étaient dignes d'appartenir à cette dernière catégorie de catholiques.

Nous apprenons que M. Woeste, le sympathique ministre de la justice, vient de décider la création d'une préfecture de police semblable à celle qui existe en France, et chargée spécialement de la répression des troubles.

D'actives démarches sont faites auprès de M. Warnant pour le décider à accepter la direction de cette nouvelle administration.

On ne saurait mieux choisir.

La journée de mardi.

L'élection de mardi n'a pas donné au libéralisme la revanche, qu'un peu naïvement, peut-être, les libéraux attendaient.

Verviers, Gand, Ostende, Soignies, Namur, Ath, ont nommé des cléricaux. Bruxelles et Nivelles ont regagné en partie le terrain perdu. A Anvers, comme on sait, les libéraux n'ont pas lutté. Il n'y avait pas d'argent à gagner et les bons doctrinaires anversoises ne sont pas assez naïfs pour lutter par amour des principes.

Liège seul a tenu tête à la réaction triomphante. En dépit de ces griefs politiques et administratifs très sérieux contre les doctrinaires, l'arrondissement de Liège a voulu montrer qu'il n'était pas disposé à se faire le souteneur du gouvernement de jésuites en robe courte, composé de MM. Woeste, Peereboom et C^o. Les libéraux de toutes nuances ont voté pour la liste libérale, non pour approuver la politique doctrinaire, mais pour protester contre la politique jésuitique des catholiques qui, après avoir paru approuver la propagande démocratique, ont enfin jeté le masque et se sont déclarés, la veille de la bataille, les défenseurs acharnés de cette bonne vieille Constitution que l'Étrope ne nous envie certes plus. Nos amis, les démocrates de Seraing, ont été, nous sommes heureux de le constater, les premiers sur la brèche pour infliger une défaite éclatante au parti des moines et, sans un certain nombre d'abstentions doctrinaires, la victoire eût été plus encore.

Honneur à l'arrondissement de Liège. Il a prouvé que, presque seul en Belgique, il ne s'incline pas devant le cléricisme vainqueur. Il a prouvé que le gouvernement ne pourrait acheter les liégeois comme il a acheté les anversoises, les gantois et autres flamands.

L'arrondissement de Liège est resté la citadelle du libéralisme.

A nous, progressistes liégeois, de faire en sorte qu'il soit bientôt la forteresse impenable de la démocratie libérale.

Bruxelles a reculé, Liège avancera. Haut les cœurs, et en avant pour la démocratie libérale!

Une pétition vient d'être adressée à l'administration communale par les habitants du quartier du Nord, qui demandent que l'on procède immédiatement, jour et nuit, pendant les fortes chaleurs, au curage des égouts.

Les pétitionnaires espèrent que l'odeur des matières extraites des égouts neutraliseront les effets du parfum spécial qui, par cette température sénégalienne, se dégage des pieds des gendarmes, dont les cors sont casernés dans la dite rue.

UNE GAFFE.

M. Célestin Demblon — que j'estime fort, d'abord parce que c'est un très brave garçon, ensuite parce que je partage, ou peu s'en faut, ses opinions — a fait, lundi dernier, une gaffe qui, assurément, n'est point de nature à avancer, à Liège, les affaires du parti progressiste.

En sortant d'une réunion libérale où l'on avait — très sottement, du reste, je l'ai déjà dit — refusé la parole à son ami M. Beck, M. Célestin Demblon s'est rendu au cercle catholique Saint-Ambroise, où avait lieu également une réunion électorale et là, après avoir obtenu d'un président cléricale — plus avisé hélas qu'un président libéral — le droit de parler, M. Demblon est monté à la tribune pour constater hautement que des cléricaux se montraient plus tolérants que des libéraux. Après avoir fait cette constatation, M. Demblon, qui avait l'occasion belle pour dire leur fait aux catholiques, M. Demblon s'est tu. Inutile d'ajouter que ce compliment inespéré a été accueilli par les applaudissements enthousiastes du public de têtes de pipes, ornant le local du cercle cafard.

Cette expédition de MM. Beck et Demblon — car M. Beck était de la petite fête — chez les catholiques a été très défavorablement accueillie par les libéraux de toutes nuances. D'aucuns ont même taxé de véritable trahison, la conduite de M. Demblon.

Trahison, est certes beaucoup trop violent. Ne tirons pas le canon sur des hannonnes et gardons ce gros mot de trahison pour des occasions meilleures; disons simplement que M. Demblon a posé un acte enfantin, aussi puériel que maladroit.

La déclaration que M. Demblon a été faire au Cercle catholique ne pouvait avoir — M. Demblon lui-même en conviendra — qu'un effet possible: enlever quelques voix à la liste libérale. Or, comme M. Demblon n'a pu avoir l'intention de faire de la propagande en faveur des cléricaux, je me demande vraiment dans quel but il a cru devoir aller prendre la parole chez ces messieurs. Si c'était simplement parce qu'il éprouvait le besoin d'éclairer les masses, M. Demblon aurait pu, tout au moins, profiter de la circonstance pour combattre, dans cette assemblée réactionnaire, les principes (?) et les agissements du parti catholique. C'eût été moins facile sans doute que de provoquer des applaudissements en donnant un coup de patte — mérité j'en conviens — aux libéraux, mais c'eût été plus crâne.

Certes, si des candidats progressistes dissidents avaient été sur les rangs, M. Demblon aurait eu le droit incontestable tenter d'enlever des voix aux candidats de l'Association, mais comme ce n'était pas le cas, comme les candidats cléricaux s'étaient déclarés publiquement, quelques jours plus tôt, les adversaires déclarés de la révision de la Constitution et de toutes les réformes réclamées par le parti radical — auquel appartient M. Demblon — on se demande à quel sentiment étrange a obéi M. Demblon, dont l'honnêteté, quoi qu'on ose dire, ne peut être mise en doute.

Sans doute M. Beck, à qui l'on avait refusé la parole dans une réunion libérale avait le droit de protester contre l'injustice dont il avait été victime ; M. Demblon pouvait aussi — s'il le jugeait utile — faire entendre une protestation contre l'intolérance doctrinaire, mais cette protestation aurait-elle perdu de sa valeur si elle avait été ajournée au lendemain ou si elle avait été faite dans un autre endroit. Assurément non. Mais voilà, MM. Beck et Demblon, ont obéi au désir de prendre une revanche en allant se faire applaudir après avoir été hués et c'est ce désir enfantin qui les a poussés à commettre une gaffe, dont je suppose fort qu'ils se repentent déjà. Les doctrinaires, intéressés à nous déconsidérer, ont déjà tenté de rendre toute la démocratie libérale légitime responsable de la faute commise par des gens, assurément fort honnêtes mais qui donnent trop aisément les proportions d'un événement, à des incidents peu marquants, dès le moment où ces incidents les touchent de près.

Mercrèdi dernier, à la Trinck-Hall, une discussion s'est élevée entre deux consommateurs au sujet du mérite, en tant que peintre, de M. le représentant Slingener. La dispute aurait pu s'envenimer si M. le bourgmestre Warnant — dont l'énergie et l'à-propos ont provoqué les applaudissements de la Meuse, elle-même, généralement fort avare de compliments — n'avait immédiatement pris les mesures que comportait la circonstance.

Sur son ordre, un escadron de gendarmes, après avoir fait en route, pour ne pas perdre de temps, les sommations légales, a chargé au galop les personnes attablées sur le terre-plein situé en face de la Trinck-Hall.

En moins de cinq minutes l'ordre a été rétabli et les tables, les chaises et les consommateurs renversés.

Quant aux consommateurs dont la discussion avait nécessité cette intervention des gendarmes, ils étaient rentrés chez eux depuis un certain temps.

On pourrait, avec juste raison, nous accuser de faire de l'opposition systématique, si nous ne félicitions à ce propos M. le bourgmestre Warnant, dont l'à-propos devient décidément proverbial.

A coup de fronde.

M. Warnant est vraiment l'homme des charges.

Sa nomination en qualité de bourgmestre nous avait mis en joie. Au moins, disions-nous, voilà l'homme qu'il nous faut. A quelles bonnes charges allait prêter M. Warnant, dont l'allure et les discours semblent toujours destinés au bonheur des caricaturistes.

M. Warnant a fait plus que nous ne lui demandions. Non seulement il s'est offert à la charge, mais il en a même fait une lui-même — par l'intermédiaire des gendarmes.

M. Warnant appartient désormais à la aux journaux satiriques. C'est l'homme des bonnes charges.

La Meuse — toujours si fièrement indépendante, cependant, vis-à-vis des autorités — approuve fort M. Warnant et va même jusqu'à dire que les gens paisibles qui se sont plaint, n'avaient qu'à ne pas sortir mardi soir.

Celle-là est forte, par exemple ! Comme si, avant mardi, le public savait M. Warnant amoureux à ce point des gendarmes.

A présent, par exemple, on est prévenu. Les gens paisibles ne sortiront plus désormais que quand on saura que M. Warnant ne s'est pas chargé de maintenir « l'ordre. »

Notre nouveau ministre des affaires étrangères, M. de Moreau, répondant à un toast dans un banquet d'économiste, et s'adressant à M. Delair, délégué français, l'a chargé de « porter aux amis de France ce vœu de voir leur pays imiter l'exemple que donne en ce moment la Belgique en faisant retour aux vrais principes. »

En d'autres termes, M. de Moreau, ministre belge, conseille aux français de flanquer à la porte leurs ministres actuels. Vous verrez que nos jésuites de ministres finiront par nous mettre en guerre avec l'Europe.

Qu'est-ce que cela ferait d'ailleurs aux calotins. Les séminaristes et les moines de toutes couleurs ne vont-ils pas de nouveau être dispensés du service militaire !

Un journal clérical, dit que mardi dernier, c'est le Christ lui-même qui combattait dans la personne des candidats catholiques. Vous voyez d'ici la dépêche que ce pauvre Jésus a dû adresser à son papa :

« Au bon Dieu, Paradis (bureau central).
« Elu à Gand, Ostende et Verviers ; applaudi à Liège, ballotté à Nivelles, Bruxelles et Tournai.
« Jésus.
« (Réponse payée). »

On nous rapporte — sur une civière — que, mardi soir, au Vénitien, M. Ziane, a haute et intelligible voix, approuvait fort l'intervention des gendarmes.

Pauvre Zizi, il s'imagine peut-être qu'une

charge du même genre pourrait balayer les innombrables électeurs qui ne veulent plus de lui !

Il paraît que M. Van Marcke, échevin des finances, étant sorti de l'Hôtel de-Ville pour voir ce qui se passait, a été renversé, comme le plus simple mortel, par la gendarmerie. L'infortuné M. Van Marcke ayant roulé aux pieds (ouvrez les fenêtres, mesdames) du commandant des gendarmes, un commencement d'asphyxie s'est déclaré.

Heureusement, on a pu faire respirer à M. Van Marck un tas des matières inertes contenues dans les égouts — on sait que M. Ziane affirme que ça sent bon ! — et l'asphyxie n'a pas eu de suite.

Une excellente double mesure de police prise pour mardi prochain, jour du ballottage de Bruxelles.

Les gendarmes ne pourront sortir que muselés ou tenus en laisse et M. Warnant restera consigné chez lui.

Comme cela, du moins, nous serons tranquilles.

Judi, vers six heures du soir, une jeune et charmante levrette, appartenant à M. A. N. s'est précipitée sur un groupe de sportmen — dont était notre brillant confrère G. M. — et à fait, à plusieurs de ces messieurs, de cruelles morsures.

L'enquête a révélé que la pauvre levrette, de mors si douce autrefois, avait été mordue mardi soir par le commandant des gendarmes.

Cet animal a été immédiatement abattu, en vertu d'un ordre de M. le bourgmestre Warnant dont l'à-propos fait sensation en Belgique.

Comment on fait un roman.

(Suite, voir notre dernier n°.)

Après avoir traité de la meilleure manière de faire des portraits à la plume, indiquons les règles générales de la composition, qui seront tout aussi utiles et profitables à ceux qui ne dédaignent pas de les suivre.

II

Une des choses qui doivent surtout préoccuper quand on commence un roman, c'est le titre. Il doit, autant que possible, exciter l'attention et faciliter la vente de l'ouvrage, qui est un objet essentiel pour l'écrivain. Il y a des auteurs anciens qui, à cet égard, rendraient des points à tous les modernes, parmi ceux-là, j'en connais un qui a eu le bonheur de trouver un titre admirable : chaque fois que je le lis, il excite davantage mon enthousiasme ; il est ainsi conçu :

Mer orageuse par laquelle navigue, sous le titre de roman, le vaisseau de la témérité battu par les vents en fureur et redoutant les dangereux écueils de la censure. Celui qui le traverse, et océan des tempêtes, est D. Joseph de la Vega.

Plus tard, à l'époque de l'Empire, l'usage général, en France, fut de donner pour titre aux romans le nom de l'héroïne, et le monde littéraire se vit inondé de Claras, d'Adèles, d'Atalas, de Jeanes d'Emelines, de Marguerites, etc. Ce genre fut en vogue pendant quelque temps, mais enfin le calendrier finit par s'épuiser, et ce système disparut le jour où l'on publia les *Onze mille vierges*.

Après cela parurent les Mémoires de toutes les personnes de haute et de basse condition. Il y eut les Mémoires d'une femme du grand monde, d'un laquais, d'un général, d'un tailleur de pierre, et jusqu'aux Mémoires de gens que leurs contemporains accusaient d'en manquer complètement. Ce genre s'est terminé par une œuvre qui en est le *cul de lampe* : Les *Mémoires d'outre-tombe*.

Aujourd'hui le système numérique est en faveur ; on cite : *Vingt Ans après*, *Trente Ans après*, *Quarante Ans après* ; bientôt ce sera cinquante ans ; soixante ans après. Il y a les *Sept Péchés capitaux*, les *Quatre Fils Aymon*, l'*Histoire des Treize*, les *Quarante-cinq*.

En ce qui concerne les titres intéressants, personne ne peut disputer la palme au vicomte d'Arincourt qui, outre le *Brasseur-Roi*, a intitulé un de ses ouvrages : Les *Ecorcheurs ou l'Usurpation et la Peste*. — Ce titre vaut à coup sûr le *Chasseur de Fantômes et sa famille*, le *Chef des Pénitents noirs*, et les *Châteaux et Forteresses du Nord ou les Voix mystérieuses*.

Après le titre, qui n'a pas besoin de se rapporter directement au sujet, arrive la préface. Un de nos amis disait que la plus grande partie des préfaces étaient stupides ; mais pour un lecteur philosophique, il n'est rien de plus divertissant. Il y a des préfaces orgueilleuses, il y en a d'humbles, de pédantes, en prose, en vers, etc. La préface d'un commencement annonce infailliblement que son ouvrage est détestable ; qui donc l'a prié de le publier ? Dans certaines préfaces, au contraire, l'auteur exécute de nombreuses variations sur ce thème connu : *Ezegi monumentum cere perennius*. Et cette prophétie se réalise, car l'édition entière va s'enfermer dans un magasin de poivre, qui est un préservatif efficace contre l'action destructive des vers.

Dans quelques autres, l'auteur entame

une polémique et se défend d'avoir été attaqué, ce qui est un préjugé déplorable pour l'œuvre que suit ce plaidoyer anticipé.

Passons maintenant à la manière de commencer un roman.

Il y en a qui vont droit au cœur de la question ; par exemple :

— Thérèse, m'aimes-tu ?
— Edouard, aie pitié, etc., etc.

D'autres, c'est le plus grand nombre, commencent par la description d'un chemin dans lequel s'avancent deux voyageurs à cheval ; l'auteur monte en croupe de l'un d'eux, et écoute leur conversation, et les suit dans leurs voyages qui deviendront le sujet de l'ouvrage.

Dans quelques-uns, le début est un ouragan, ce qui promet une action orageuse ; dans un autre, on met en scène une aurore boréale et le détroit de Behring.

Les heures pour décrire les localités sont — le point du jour — midi — le crépuscule — minuit.

Les heures intermédiaires sont les seules pendant lesquelles on agit dans la vie réelle ; dans les romans, on les a abolies.

Les mois sont : janvier, pour les romans froids, dans lesquels ont lieu des chasses, des avalanches de neige, des enlèvements sur un étang glacé ; août, pour les nouvelles pleines de séductions ardentes, d'amours incestueux et autres ; octobre, pour les récits fiévreux dans lesquels paraissent des gouteux, des malades, des vieillards, des phisiques qui sortent dans les jardins pour voir tomber les feuilles mortes et se lamentent sur leur sort. Ces dernières nouvelles exigent, pour pouvoir être lues avec fruit, un cours préparatoire de pathologie interne et externe.

Si le roman met en scène une héroïne au cœur épris, qui passe sept printemps et sept hivers à attendre son fiancé, il lui est défendu de manger ; tout ce qu'on peut lui permettre de prendre, c'est une pastille, une oublie, un verre d'eau claire.

Les vrais amants doivent être pâles et efflanqués, car il est bien prouvé qu'un homme gros coloré est incapable de sentiments tendres.

Si on représente un riche avare, il est très convenable de lui octroyer une fille pour le placer dans cette situation excessivement dramatique qui se formalise par ces mots. — La bourse ou la fille — en observant que, d'habitude, l'avare se débarrasse de la fille.

Dans le cas d'une scène tragique, elle doit éclater à minuit précis, de manière que, s'il est possible, le massacre commence au premier coup de cloche et finisse au deuxième.

Dans tout roman, il est bon d'introduire un traître, qui doit être forcément grand, sec, maigre et même un peu louche : un homme louche est, pour ainsi dire, un traître de naissance.

Enfin, un des ressorts les plus puissants pour faire marcher l'action sans embarras, est l'organisation d'une société secrète. Mais comme les Carbonari, les Treize, les Jésuites, les anges plus ou moins exterminateurs sont aujourd'hui usés, je me décide à proposer, comme d'un grand effet, une nouvelle et diabolique société secrète, qui s'intitulera : les *Extirpateurs de cors*, et dans laquelle les pectures affilées, sous le prétexte lucratif de détruire les oignons et les œils de perdrix, pénétreront pendant l'opération tous les secrets de leur pratiques.

Après avoir ainsi poé les aphorismes de la science, donnons aussi succinctement une idée des différents genres et des objets divers que comporte le roman.

III

Les divisions dont cette matière est susceptible sont innombrables. Les principales comprennent : — le roman pastoral ; — le roman éristolair ; — le roman souterrain ; — social ; — maritime ; — dialogique ; — économique ; — gymnastique ; — expressif ; — suspensif ; — historique ; — typique ; — enfin le roman sans voyelles.

Le roman pastoral est un des plus antiques, et il a été jadis fort à la mode ; — Les bergères y sont vêtues de robes de satin et les bergers portent des habits de velours ; les jeunes filles sont chaussées justes et parlent en puristes ; les jeunes gens y sont toujours perchés en haut des arbres, cherchant des nids, qu'ils offrent à genoux à leurs pastourelles. Celui qui veut étudier ce genre doit se résigner à feuilleter l'*Astrée* de Scudéry, l'*Estelle* de Florian et la *Galatée* de Cervantès.

Par ordre d'ancienneté, le *roman oriental* marche après la littérature pastorale. — Là apparaissent les harems maets, les odalisques, les pachas à trois queues ; l'on y fait grand bruit des houris et des djians, de telle sorte que le héros ne peut avaler un morceau sans l'assistance d'un génie protecteur. — On y marche qu'avec une extrême précaution, de crainte d'écraser une fourmi qui, avec le temps, se trouve être la princesse enchantée de la Cochinchine. Mais la chose la plus admirable dans ce genre, c'est la filiation infinie d'histoires qui s'y engendrent successivement, par exemple :

« Abal-den-Bidin s'avancit dans un chemin portant en croupe son bon ange, comme un véritable porte-manteau, lorsqu'il rencontra un borgne ; aussitôt approchant de lui son cheval :

— Brave homme, lui dit-il, contez-moi votre histoire.

— Volontiers, répond le borgne ; je me nomme Bilam-Bulin ; j'allais sur une route, lorsque je rencontrais un boiteux auquel je dis : racontez-moi votre vie. — Ecoutez, me

dit le boiteux, je me nomme Ben-Calim-Calum ; je suivais un sentier où je rencontrais un paralytique auquel je dis : contez-moi votre histoire. »

C'est ainsi que se continue le roman qui s'intitule ordinairement : *Histoire merveilleuse d'une Jument, d'un Arabe et d'un Aigle*, lesquels finissent par être la reine Belaba-Drabah, son visir Yous-souf-Yousal et le prince de Perse.

Ce genre doit être étudié dans les *Mille et une Nuits*, les *Mille et une Heures*, les *Mille et un Quarts d'heure et tutti quanti*.

Le *roman épistolaire*, inventé par Richardson, se distingue des autres par sa profonde invraisemblance. On y trouve des lettres qui absorbent la moitié d'un volume, et demanderaient trois mois entiers d'écriture ; des lettres qui ne pourraient entrer dans aucune boîte postale, et qui pour être écrites avec une seule plume, exigeraient que le bout eût la dureté du diamant.

Le *Grand et le Petit Grandisson*, *Clarisse Harlowe* peuvent être considérés comme les modèles du genre.

Le *roman souterrain* est né aussi dans les sombres brouillards d'Albion ; leurs héros marchent presque toujours dans l'obscurité la plus profonde ; là, s'il paraît un rayon de lumière, c'est qu'il jaillit du flambeau d'un fantôme terrible. — Dans ces ténébreux romans, les chambres ordinaires sont des sépulchres, et les vêtements des suaires. — Le sujet est un mari farouche qui a la cruauté de se fâcher parce que sa femme a eu sept enfants pendant qu'il combattait les infidèles en Palestine ; inutile de dire, qu'au dernier chapitre, il est démontré clairement que cette sainte femme est plus pure qu'un lis et plus innocente que Geneviève de Brabant. — En un mot, ces romans exhalent une intolérable odeur de putréfaction ; l'ouvrage offre une harmonie de chaînes qui traînent, de portes qui crient, de planchers qui s'éroulent, de montagnes qui chancelent, de foudres qui éclatent, d'ouragans qui mugissent, de pleurs et de râles sinistres de morts et de mourants.

Ce genre, capable de faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve, est la propriété exclusive d'Anne Radcliffe, avec brevet d'invention.

(A suivre.)

AVIS.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs nous avons décidé de créer des **ABONNEMENTS DE SIX MOIS** prenant cours au **PREMIER JUILLET**. Ces abonnements coûteront **TROIS FRANCS SOIXANTE QUINZE CENTIMES**.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer, par carte postale, son nom et son adresse au bureau du journal.

Jardin d'Acclimatation

Dimanche 13, grand concert par l'harmonie du 10^e de ligne. Après le concert, PARTIE DE DANSES pour les grandes personnes.

Lundi, à l'occasion de la fête de la Poverie, le jardin sera accessible au public moyennant un droit d'entrée de 25 centimes. Un concert sera donné par la musique du 7^{me} d'artillerie.



L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc-jauâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enlève la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau d'Argentine, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt : A. Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieuses des apéritifs. Le seul que les plus-minutants chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE : Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 5 fr. — Ecas satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Leopold, 45.

— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueldre, 12 près de la rue Leopold correspondant avec l'ancienne maison 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse 8, et rue de Gueldre, 12, Liège.

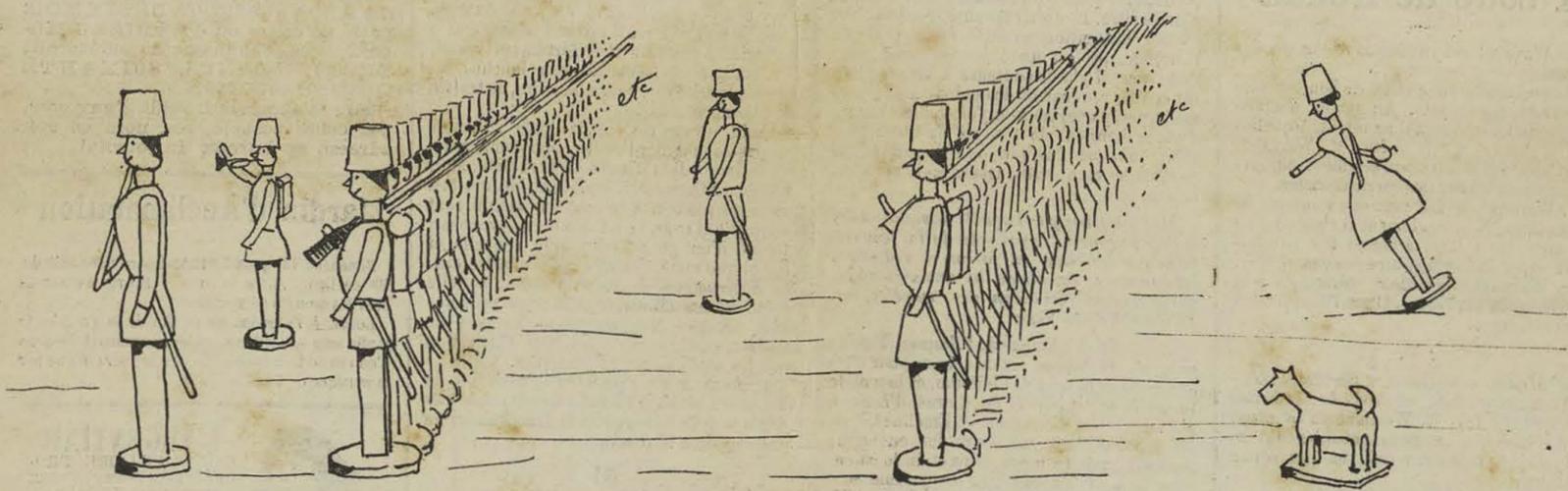
Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

MARDI SOIR

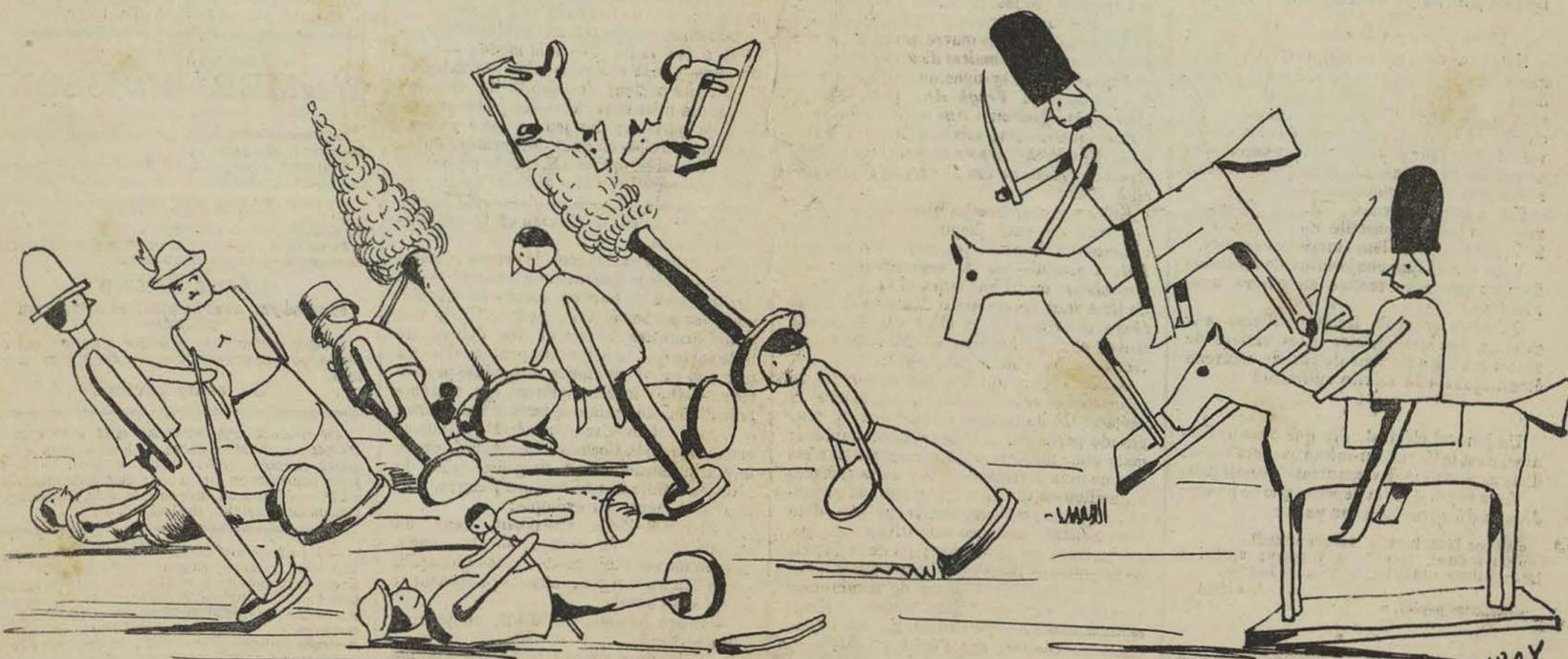
(QUELQUES CROQUIS
par un habitant de Nuremberg)



A TRAVERS LES RUES, À LA SOIRÉE



LA RÉSERVE



LA BAGARRE

J. ENBOY